

La Bretagne : un des derniers refuges de la Loutre, *Lutra lutra*, en France

par Nicole DUPLAIX-HALL *

Parler de la loutre européenne, *Lutra lutra*, n'est-ce pas évoquer l'auteur de carnages, le responsable d'exterminations de poissons, le prédateur qui gaspille à longueur de journées ? Ces accusations, rarement tempérées par des louanges, se perpétuent à travers une littérature encore mal renseignée sur les faits de nature. Mais qui peut se flatter de connaître à fond le régime de la loutre ? Et, par contre, quel observateur averti aura le courage de lui lancer la première pierre ? L'existence de la loutre est menacée, comme celle de tous nos grands mammifères, non seulement parce que la pression démographique restreint chaque jour davantage les coins isolés de vie naturelle, mais aussi parce que nos préjugés bien ancrés nous laissent croire encore qu'elle est nuisible. En réalité, ce mustélidé aquatique est un bienfaiteur de la rivière, comme nous allons le constater.

La loutre passe souvent inaperçue. Plongeant sans remous à la moindre alerte (fig. 1), elle mène une vie solitaire pendant la plus grande partie de l'année. Son observation directe est difficile car elle est nomade, circulant sans cesse dans un domaine vital dont le diamètre varie de 7 à 14 kilomètres selon la saison, la nature des berges et l'abondance de nourriture. Mais un œil exercé peut reconstituer ses déplacements en la suivant à la trace. Ses « voyages » ne sont pas simples vagabondages, car elle suit un parcours bien établi (tant dans l'eau que sur la berge), qui varie peu et dépend surtout de la topographie du lieu. Par exemple, une piste de 20 cm de largeur environ à travers des roseaux, évitant un méandre de la rivière, trahit le raccourci de la loutre. Un point d'atterrissage, se détachant clairement sur une berge herbeuse, mène parfois à une « aire de toilettage » où la loutre se sèche en se roulant dans le sable ou dans la neige, aplatissant l'herbe voisine sur un périmètre de 2 à 6 mètres. Les coulées sur la berge peuvent s'enfoncer loin de tout point d'eau et, dans ce cas, rejoignent souvent une rivière ou un canal parallèle. En période de décrue les bancs de sable portent quelquefois un indice de son passage : cinq doigts avec des callosités

* Laboratoire du Professeur BOURLIÈRE, Faculté de Médecine, 45, rue des St-Pères, Paris-6^e.

(N.B. — Envoyer toute correspondance à : Zoological Society of London, Regent's Park, London, N.W. 1. G.B.)



Fig. 1. — Loutre mâle.

(Photo N. Duplaix-Hall)

arrondies et des ongles courts caractérisent la loutre plantigrade (fig. 2) et, sur un terrain boueux ou enneigé, on distingue même la palmure interdigitale. La queue, légèrement relevée pendant la marche, ne laisse un sillon qu'en neige profonde. C'est en hiver que les traces sont particulièrement visibles : on peut soupçonner sa présence en été, mais c'est la neige qui la confirme bien souvent. De longues trainées, de véritable rigoles semées de traces de pattes (fig. 3) indiquent qu'une ou plusieurs loutres se sont laissées glisser dans la neige ou sur la glace. Ces « toboggans » permettent un mode de locomotion rapide et peu fatigant : la loutre fait deux ou trois bonds puis, repliant ses pattes, utilise son élan pour glisser sur le ventre, maintenant son cap d'un coup de patte à droite ou à gauche. Si la pente devient trop raide, les pattes se raidissent et servent de freins.

C'est certainement le terrier ou « catiche » qui est le plus difficile à découvrir. Il s'agit d'un terrier discret, dont le seul accès est au-dessous de la surface de l'eau. Une courte galerie montante mène à une chambre au-dessus du niveau de l'eau, tandis qu'un ou deux évents apportent l'air et les bruits extérieurs. La loutre ne creuse pas son propre terrier mais aménage simplement une cavité naturelle ou élargit l'habitation d'un quelconque rat d'eau. Plus rarement un terrier de lapin ou un tuyau d'irrigation sert de catiche à proximité de la rivière. Cet abri

principal se trouve légèrement en amont du centre du domaine vital, tandis que d'autres refuges plus temporaires, tels que vieilles souches, ou renforcements sous la berge, jalonnent le parcours de ce nomade. Aussi trouve-t-on de simples « couches » à découvert dans les roseaux ou sur le sable, au bord des étangs dont la berge est trop basse.

La trace de la loutre européenne la plus révélatrice est sa « laissée » en quelques points facilement repérables de son domaine. Ces excréments ou « épreintes » servent de panneaux de signalisation à l'adresse d'une loutre mâle étrangère, et l'avertissent de ne pas élire domicile dans ce fief. L'apparence d'une déjection varie avec le régime de la loutre en question : noire et luisante (amphibiens), ou rose (écrevisses ou crevettes), ou brune et granuleuse (poissons), ou ferme et friable (petits ron-

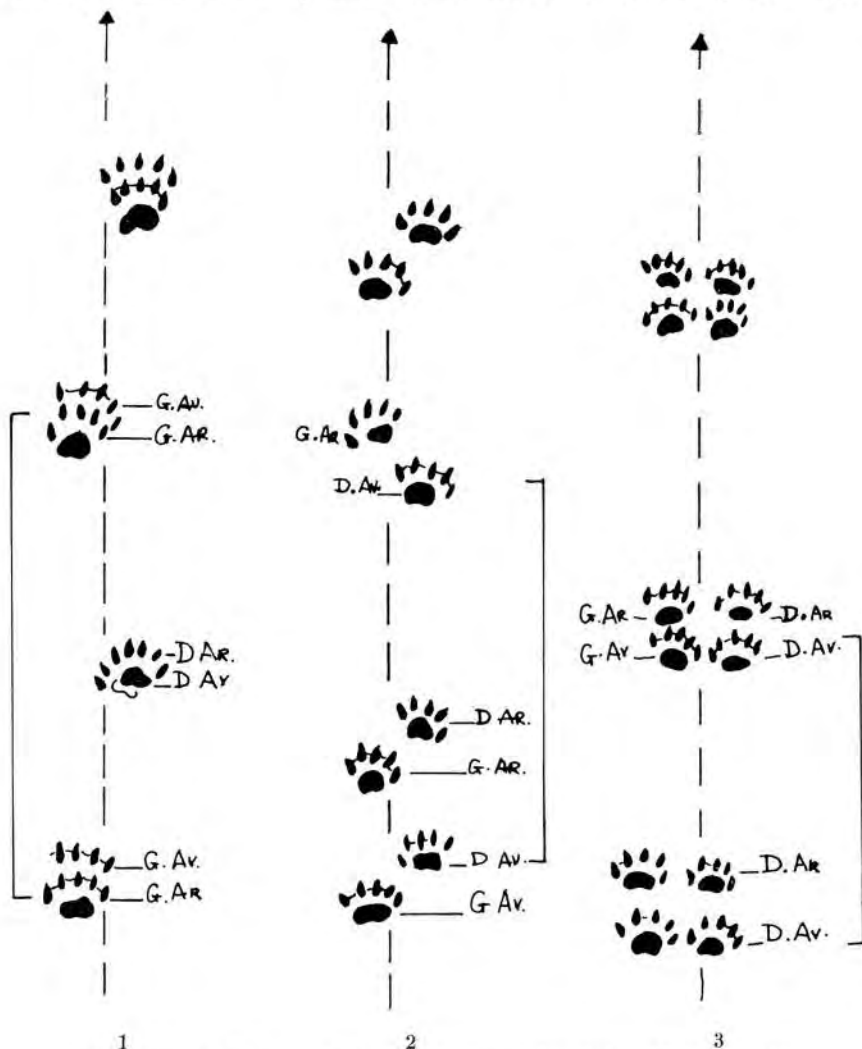


Fig. 2. — Différentes traces de loutre, *Lutra lutra*, dans la neige.

1 : marche

2 : galop

3 : bonds

(d'après Lawrence et Brown)

geurs) ou verte et mucilagineuse (anguilles). Au cours de son tour d'inspection, le mâle visite avec la plus grande régularité ses emplacements de marquage. Cette régularité permet au chercheur de déterminer l'emplacement approximatif du mâle dans son territoire à un moment donné et de connaître le jour de son prochain passage. Situés aux points d'atterrissage dégagés ou sur des rochers au milieu de la rivière, ces endroits sont souvent élevés et abrités des intempéries ou crues soudaines. Par exemple, un amas de grosses pierres sous un pont, une souche ou un talus. On trouve plus facilement sa trace sur la langue de terre entourée par un méandre de la rivière. La loutre prend volontiers un raccourci pour éviter ponts, barrages ou habitations et elle indique ce changement de direction par une déjection. La limite des territoires où deux mâles revendiquent leurs frontières, est marquée avec la plus grande intensité : cette limite se situe souvent aux embranchements de rivières, aux points d'écoulement d'un lac et dans les estuaires. La loutre confectionne elle-même un monticule (quand herbes, roseaux ou rochers sont absents) en grattant le substrat et en déposant ses excréments au sommet. Le sol voisin est décoloré et dégage de près une odeur de poisson. Les sécrétions anales peuvent être émises, soit en même temps que la défécation (soulignant ainsi le message olfactif), soit indépendamment. La loutre se roule ensuite sur des touffes d'herbes qu'elle détache et laisse sur ces aires de marquage. Une touffe garde une faible odeur musquée pendant quelques jours et sûrement plus longtemps pour l'odorat sensible de cet animal. En Suède, 30 à 40 « bornes olfactives » (épreintes, points de grattage, passages) peuvent être visitées régulièrement sur un parcours d'un kilomètre de berge (ERLINGE, 1968). Une densité optimale de population correspond à une loutre pour 0,7 km², soit 2 km de bords de lac ou 4 à 5 km de berges de rivière. THÉVENIN (1952), donne un couple pour 10 km de rivière en France, ce qui paraît une estimation trop élevée pour l'époque actuelle, car peu de rivières sont propices et suffisamment calmes pour la loutre qui s'effarouche au moindre bruit. En France, sa répartition est faible et, le plus souvent, on la trouve prudemment cantonnée aux embouchures ou estuaires. A ce point de vue, la Bretagne et la Vendée sont privilégiées, comme aussi l'Ecosse où on la rencontre souvent sur le littoral. La mer semble être en effet son dernier refuge : elle y est moins vulnérable que dans les cours d'eau de faible profondeur. La pollution affecte aussi moins sérieusement ses proies, pour le moment du moins. Dans les anses calmes on peut observer ces loutres « marines » chasser en surface et se livrer à des jeux vigoureux, de nuit comme de jour, alors qu'en rivière elles sont presque toujours nocturnes. Mais il ne faut pas oublier que la mer n'est pas le biotope normal de la loutre européenne, mais seulement un pis-aller, et que c'est l'homme qui l'a poussée ainsi dans ses retranchements. Combien de temps pourra-t-elle faire face au péril et trouver encore quelques coins tranquilles ?

Les loutres sont parfaitement adaptées à un mode de vie quasi-aquatique. Leur corps cylindrique, long et souple, possède une forte musculature, et a la flexibilité de l'anguille. La tête aplatie (photo de couverture), les oreilles peu saillantes complètent l'hydrodynamisme de l'ensemble. Comme chez les phoques, les narines et les oreilles se ferment pendant la plongée. Aussi bien la loutre chasse à vue dans l'eau et à cet effet, des muscles orbitaux exorbitent légèrement l'œil pour permettre une meilleure vision en immersion. En eaux troubles, les nombreuses vibrisses ou poils tac-

tiles sur les lèvres, le menton, le sommet de la tête et les coudes deviennent indispensables. Plus petite que l'espèce canadienne (*Lutra canadensis*), *Lutra lutra* mesure de 915 à 1 220 mm de long et pèse de 4,3 à 11,4 kg. Les mâles, plus gros que les femelles peuvent, surtout en Scandinavie et en Russie, dépasser ces mensurations. Des sept genres de loutres différentes distribués de par le monde, la « nôtre » est la plus timide. Le moindre bruit insolite la fait fuir. Elle s'adapte mal à la captivité et les zoos souvent préfèrent les autres genres, plus sociaux, provenant d'Asie.

Il n'y a pas de vie de famille au sens strict du terme. La femelle rejoint le mâle dans ses déplacements vers la fin de l'hiver au moment du rut, bien que les loutres puissent s'accoupler durant toute l'année (STEPHENS, 1957). L'accouplement a lieu dans l'eau, accompagné de cris divers et dure de vingt minutes à parfois plus d'une heure. Puis, la femelle prend possession d'une catiche et accumule une litière de roseaux ou d'herbes sèches pour y mettre bas trois mois plus tard. Quoique le mâle puisse se trouver dans le voisinage, il ne s'occupe pas des jeunes qui restent avec leur mère pendant plus d'un an. La femelle allonge les excursions au fur et à mesure que les jeunes grandissent et ils la suivent ainsi de plus en plus loin. A six semaines ils prennent leur premier bain, quand leur fourrure est devenue imperméable. Mais il leur faut une semaine pour perdre toute peur de l'eau : mis à l'eau trop tôt ils font des efforts désespérés pour en sortir, en se débattant et en poussant des cris stridents, tandis que la mère tourne autour, en les rassurant d'un gloussement saccadé. Contrairement au mâle qui se déplace régulièrement dans son territoire, bouclant le tour en trois ou quatre jours (s'il n'étend pas ses randonnées plus loin encore dans son vaste domaine vital), le groupe « familial » demeure un certain temps à un emplacement fixe, sur un kilomètre de berges, tant qu'il y trouve sa nourriture (voir plus loin). L'hiver, quand les lacs et les étangs sont gelés, la femelle remonte vers les ruisseaux et exploite alors jusqu'à sept kilomètres de berges avec ses deux ou trois jeunes.

Une partie importante du comportement social de la loutre se déroule pendant cette première année de vie en groupe. Silencieux apparemment, la mère et ses petits ont en réalité un large répertoire de vocalisations. Par exemple, le cri d'alarme à l'approche ou la découverte d'une nouveauté est un « ha ! », sorte de longue expiration, et, si le danger devient réel, il se change en un soufflement « explosif », suivi de fuite vers le point d'eau le plus proche. Les jeunes sont très bruyants entre eux, particulièrement pendant les jeux. Si un partenaire se met à mordre avec trop d'ardeur, l'autre pousse un cri strident et saccadé, qui peut donner suite à un cri d'attaque au cas où la première mise en garde n'aurait pas fait impression. Sans doute le son le plus mélodieux est le sifflement, son très pur portant loin, qui sert de cri de contact entre les sexes au moment du rut.

Une autre particularité du groupe familial est l'absence de bornes olfactives près de la catiche où sont élevés les petits. Une galerie sans issue dans le terrier sert de lieu de défécation pour tous. Ainsi, même un observateur avisé, peut ignorer la présence d'une portée jusqu'au moment où les premières leçons de natation ont lieu au grand jour. La mère ensuite montre aux jeunes les différentes façons de se sécher et de procéder au « toilettage » de l'épaisse fourrure (fig. 4). Plus tard, à travers les jeux et les



Fig. 3. — Traces de loutre dans la neige.

(Photo N. Duplaix-Hall)

ébats dans l'eau, les jeunes apprendront la chasse et la capture des écrevisses, anguilles et petits poissons qui sont la base de leur régime éclectique.

Mais voyons de plus près la cause principale des accusations dont la loutre fait l'objet : son régime alimentaire. Souvent on fait allusion aux « mangeoires » ou « réfectoires » de ce « requin d'eau douce ». On décrit de beaux Salmonidés abandonnés sur

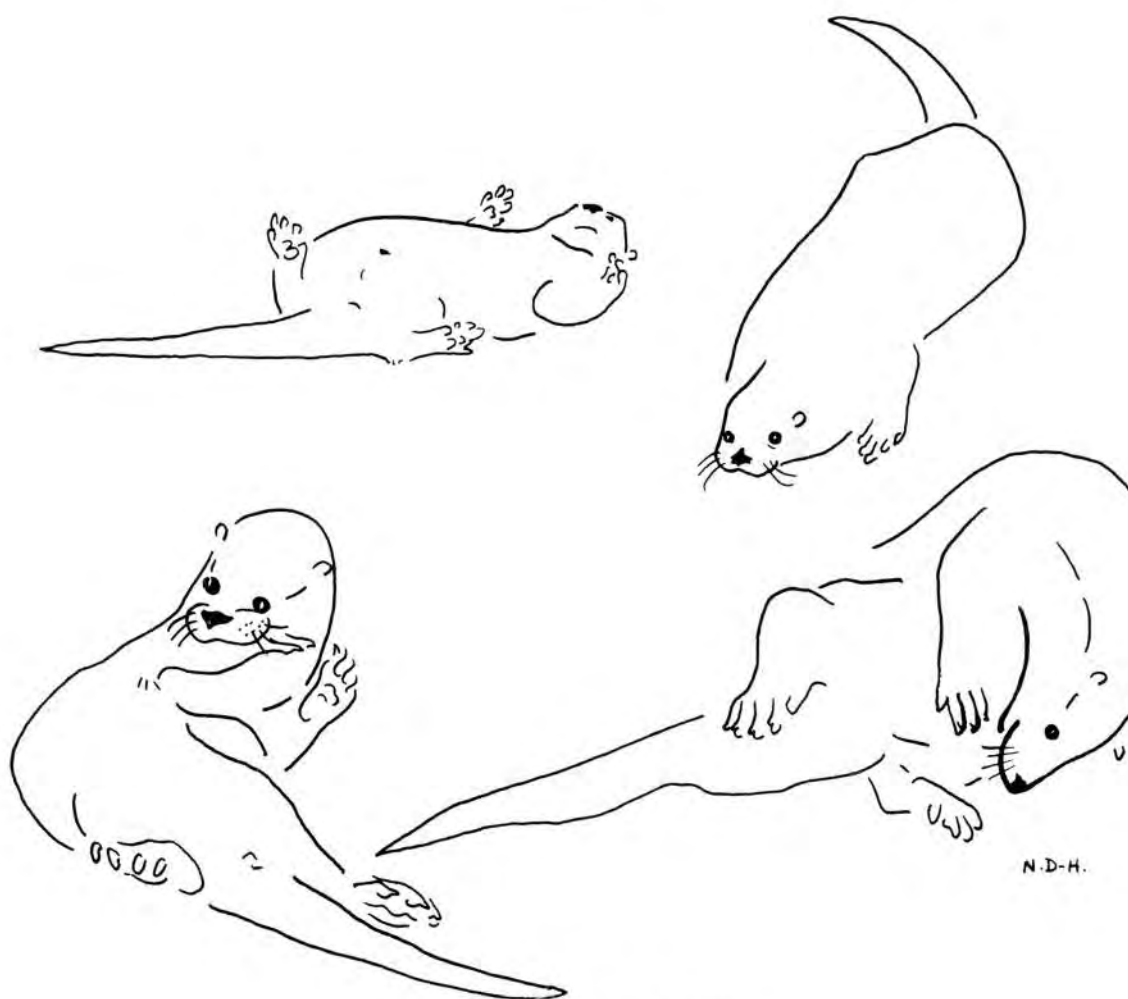


Fig. 4. — Postures de toilettage.

la rive avec une ou deux morsures sur le dos. Il ne s'agit là que de cas isolés et rarissimes. La truite ou le saumon sont très rapides et donc de capture difficile (les pêcheurs en savent quelque chose !), et ne figurent dans le repas de la loutre qu'à titre d'exception. Il s'agit souvent d'un poisson mal ferré qui, échappé à l'hameçon, mais, affaibli par le combat, est devenu une victime facile pour ce carnivore aquatique. Notons d'ailleurs que les grosses écailles de ces salmonidés se coincent facilement dans son oesophage étroit (STEPHENS, 1957) et que pour cette raison, les proies trop grosses sont abandonnées après quelques efforts pénibles, à moins qu'elles ne soient longuement broyées par les larges molaires, avant d'être avalées. Ainsi les « mangeoires » ne sont que des amas de minuscules écailles, arêtes, pinces et exosquelettes d'écrevisses, éparpillés sur un banc de sable ou près d'une cavité de la berge. L'emplacement, du reste, varie d'une saison à l'autre, car ce mustélidé ne chasse pas la même proie au même endroit tout au long de l'année. Si le domaine de la

loutre est si vaste, c'est pour permettre de choisir parmi les plans d'eau, et de fréquenter les anses calmes l'été et les eaux courantes l'hiver, pour échapper à la glace.

ERLINGE (1967) a étudié soigneusement le régime de la loutre en Suède dans six lacs et six ruisseaux. En analysant 14 615 épreintes, relevées tout au long de l'année, il a pu obtenir une image précise des variations saisonnières dans le choix des proies. Quoique beaucoup de pêcheurs pensent le contraire, la loutre n'a pas de proie favorite entre toutes. Elle chasse l'animal le plus facile à capturer au moment donné. Il peut s'agir de petits Cyprinidés (tanches ou brèmes) qui, au printemps, pullulent dans les eaux peu profondes des lacs nordiques, ou bien de Percidés (perches) ou en encore de brochets (prédateurs d'alevins). En rivières par contre, les écrevisses, anguilles ou tanches (de 10 à 15 cm) constituent son régime estival. Surprises en pleine léthargie hivernale, les grenouilles sont une proie appréciée. Quelles que soient les variations locales du plan d'eau en question, le régime est basé sur les habitudes (époque du frai, léthargie, émigration) et surtout l'abondance de la proie. Plus grande est la densité de population d'une proie, plus sûrement la loutre s'attachera temporairement à sa capture. C'est ainsi que l'on peut voir la consommation de Cyprinidés de moins de 10 cm passer de 2 % en juin à plus de 80 % en octobre. Ensuite les écrevisses passent de 5 % en octobre à 82 % en juin. Nous constatons donc que ce carnivore aurait plutôt un effet bénéfique en « élaguant » seulement une population excessive de petits poissons, sans les exterminer pour autant, puis en changeant radicalement de proie quelques mois plus tard. Cet élagage a deux effets : d'abord la loutre empêche une espèce de foisonner au détriment d'une autre, et surtout, vu que le poids de la prédation se porte sur les individus mal venus ou faibles (d'épizooties, intoxications ou accidents naturels), la loutre a un effet utile à long terme sur la population, par sélection naturelle. C'est pour cette dernière raison que certains pays éclairés, comme la Suisse, la Tchécoslovaquie et la Pologne, ont réintroduit la loutre pour en obtenir le bénéfice en faveur de la pêche.

Parce que la loutre est un prédateur essentiellement opportuniste, comme nous l'avons souligné, elle ne dédaigne pas les jeunes foulques ou grèbes. Mais, quelle que soit sa proie, elle n'est pas vorace. J'ai constaté que les loutres européennes en captivité, ne consomment pas plus d'un kilo de viande ou de poisson par jour, et ERLINGE (1967) donne un kilo et demi comme consommation maximale dans la nature. Cela représente à vrai dire peu de choses par rapport à la consommation journalière d'un brochet de poids analogue.

Si nous devons trouver une cause à la disparition du poisson dans nos rivières et étangs, jettons plutôt le blâme aux propriétaires terriens qui introduisent des espèces étrangères, tels que black-bass ou poissons-chats, pour repeupler leurs plans d'eau. Ces poissons carnivores sont peut-être capables de survivre à la pollution croissante mais détruisent en revanche les Cyprinidés endémiques. Et ne parlons pas des produits chimiques d'origine ménagère et agricole, de la pêche aux explosifs ou de la destruction des berges ! La détérioration du milieu aquatique affecte non seulement les poissons mais aussi la loutre. Le pelage de celle-ci, au contact des détergents, perd son imperméabilité. Et, comme pour les canards, les mouettes et les cormorans, cet accident lui est fatal. Car, en fin de compte, rien ne peut vivre dans un égoût !

Nous savons que certains organismes officiels de protection du poisson n'ont pas jusqu'ici accepté celle de la loutre, pour avoir mal compris son rôle vital dans l'équilibre faunistique de la rivière. Quand les pouvoirs publics, comme les pêcheurs, auront compris les différentes faces du problème écologique, il ne sera que temps de mener une campagne pour protéger *in extremis* un animal aussi utile qu'agréable (fig. 5). Une rivière qui retrouve son équilibre avec des martins-pêcheurs, un étang avec ses grèbes et courlis, sans parler de la variété des poissons, seront des havres de paix que la loutre, aussi bien que les citadins venant en Bretagne chercher la tranquillité, ne manqueront pas d'apprécier. En décrétant tel ou tel animal « nuisible » nous signons non seulement son arrêt de mort, mais aussi le nôtre, en quelque sorte !



Fig. 5.

BIBLIOGRAPHIE

- ERLINGE S., 1967 - Food habits of the fish-otter *Lutra lutra* L. in South Swedish habitats. *Viltrevy*, vol. 4, 6 : 371-431.
- ERLINGE S., 1967 - Home range of the otter, *Lutra lutra* L. in Southern Sweden. *Oikos*, 18 : 186-209.
- ERLINGE S., 1968 - Territoriality of the otter *Lutra lutra* L. *Oikos*, 19 : 81-98.
- HARRIS C. J., 1968 - *Otters, a study of the recent Lutrinae*. Londres : Weidenfeld et Nicolson.
- LAWRENCE M. J. et BROWN R. W., 1968 - *Mammals of Britain. Their tracks, trails and signs*. Londres : Blandford Press.
- STEPHENS M. N., 1957 - *The Otter Report*. Londres : U.F.A.W.
- THÉVENIN R., 1952 - *Les petits carnivores d'Europe*. Paris : Payot.